

La vie, doucement, s'était remise à tisser sa trame. Comme la nature rebelle ou la rivière aimée elle a besoin de cataclysmes, d'épreuves et de tornades mais sa colère apaisée elle fignole son travail continuant tout au long du temps son interminable usure.

Sylvaintou avait disparu tel un souvenir qui s'efface. La veille il était encore là, allant de l'étable au pré offrir une aide qui n'avait de consistance que dans sa volonté. Le lendemain il n'y était plus, personne ne pouvant dire exactement à quelle seconde il s'était dilué dans un paysage où, depuis longtemps, il n'était qu'une ombre.

Mais il retrouvait sa grandeur durant l'office où, accompagné par tous ceux qui étaient revenus un jour, il avait senti autour de lui la chaleur d'un autre temps, celui où il avait survécu à une effroyable aventure.

Mais déjà elle l'abandonnait, cette importance, personne jamais n'ayant mesuré le sacrifice qui avait été le sien au cœur d'une armée égarée dans un autre univers, appelée à une autre guerre considérée par ceux qui n'avaient pas sombré dans les tranchées comme une aimable villégiature.

Salonique, pour eux c'était quelque part un pays de soleil, d'oasis, de chaumeaux et de sable alors qu'ils avaient lutté à l'infini dans un monde de boue, de froid, de pluies et de vermine.

Mais le pays tout entier était là moins peut-être pour lui que pour la tradition. Car dans ce monde de forêts, de grands espaces et de terres vides, la disparition de l'un des survivants sonnait le rappel du groupe comme si chacun venait chercher un peu de l'air rendu libre, occuper la place délaissée et se convaincre dans sa survie de la persistance de sa force.

Une épaule calée contre l'escalier de bois qui grimpait à la chaire, l'autre contre Louis dont il devinait la chaleur au travers du drap, François avait brusquement été envahi par l'émotion.

Il avait suivi la cohue, gagné l'abri de ce pilier qui l'isolait à moitié et là revivait ce jour où, dans la même chapelle, au milieu de la même foule, se tenant par la main dans la surprise générale, les trois petits avaient suivi le même cortège qui emportait Celoux, le premier disparu.

Il se rappelait leur promesse avec, en eux, la certitude qu'ils ne se séparaient jamais.

Aujourd'hui, d'instinct, au milieu de ces hommes que seules réunissaient les secousses de la vie, il a cherché Sigolant.

Il avait tenté de le joindre l'avant-veille, espéré indéfiniment à la poste une communication perdue dans un maquis d'indifférence, entendu, au bout de sa patience une voix comme il en découvrirait plus tard dans tous les aéroports, la voix d'une interlocutrice qui semblait devoir mourir à la fin de chaque phrase mais qui avait rassemblé assez de ressources pour lui annoncer que « Monsieur le Directeur était en réunion, qu'il ne pouvait être dérangé, qu'un message lui serait remis... »

Il avait traversé la petite place où tant de fois ils s'étaient retrouvés avant de rejoindre la grange complice de leurs découvertes. Il éprouvait une impression de malaise mais se rappelant le mariage, ses apparences, sa prétention, son agitation inutile, il avait imaginé que le petit ne résisterait pas à l'appel de son enfance.

Et c'est avec surprise qu'on avait vu arriver du chef-lieu un commissionnaire embarrassé, chargé pour la Louise d'un bouquet de ville fait de fleurs inconnues où, quelque part dans les nœuds du ruban et les plis du papier on pouvait deviner « Souvenir ».

Et alors que tous admiraient le bel ordonnancement des couleurs, il avait été gêné par l'ordinaire du mot face à ce qu'aurait été la chaleur de l'amitié. Ce qui les avait rapprochés, ce qui les avait unis au travers de toutes les péripéties de leur enfance allait bien au-delà.

Et d'instinct il a tourné la tête. L'inséparable ne pouvait pas être l'auteur de

cette banalité. Il allait apparaître, là, tout à coup, avec la poignée de retardataires qui se glissaient de côté, désireux surtout de ne pas se faire remarquer.

Mais aucun n'échappait à la réprobation, attirant deux fois l'attention en ouvrant ou refermant une porte qui grinçait autant que devaient, dans les temps lointains grincer les preux chevaliers verrouillés dans leurs armures de fer ou aujourd'hui les vieux joueurs de rugby dont les articulations, si elles avaient résisté aux cadeaux distribués, avaient capitulé devant ceux reçus au hasard des coups de tabac.

Il a tourné la tête, François, retrouvé Louis dont le costume semblait d'autant plus noir que ses cheveux étaient plus blancs. Et surtout, ainsi qu'à chaque occasion son chapeau, complément inévitable, devenait une gêne dès qu'il avait quitté son perchoir. Il l'avait posé sur la chaise, devant lui, mais comme le Gus l'aurait transformé en galette à la première occasion il l'avait repris et, machinalement, le roulait entre ses doigts.

Francelou, les jambes légèrement écartées, les pieds posés rudement sur des dalles centenaires, devinait sous lui rouler un navire invisible. Il avait vieilli, comme tous bien sûr, mais transformé en force ce qu'il avait perdu en allure.

A côté de lui, Anna semblait telle que depuis toujours. Il a pensé, François, que la vie lui avait offert un inestimable cadeau en lui conservant invariablement semblable celle qui lui avait toujours manifesté, au-delà de toutes ses bêtises, la même indulgence.

Par moments, il s'efforçait de retrouver le fil de la cérémonie. Le vieux prêtre semblait tenu debout par la raideur de sa soutane mais surtout, avec ses cheveux qui encadraient des joues parcheminées où la vie avait taillé des sillons à coups de serpe, il évoquait Sitting Bull ou Geronimo qui, à l'époque de la découverte du Monde et au travers de leur livre d'Histoire, symbolisaient pour les petits la conquête de l'Amérique.

Il paraissait épuisé. Mais soudain François a été attiré par un ton devenu tout autre. Autant ses sermons étaient martelés de règles, d'interdits et de rappels à un ordre qui avait toujours tendance à se disperser, autant les quelques mots qu'il consacrait à ceux avec qui il avait été élève, qui avaient grandi avec lui qui toujours avaient été sa compagnie et sa référence étaient simples, justes, émouvants.

Il a parlé de Sylvaintou, évoqué ce qu'avait été pour lui une épreuve au moins égale à celle que quelques-uns des présents avaient connue et, pendant quelques instants, chacun a bien voulu admettre une vérité autre.

Mais depuis longtemps il ne se berçait plus d'illusions. Les petites animosités de la vie étaient ancrées au plus profond de la chair et autrement importantes que les plus dures épreuves.

De la Louise, assise au premier rang, François ne devinait que la partie haute. Mais elle suffisait pour suggérer le tout. De grosse elle était devenue impotente et semblait rapetisser chaque jour, perdant en taille ce qu'elle gagnait en masse. Il a souri doucement pensant comme chaque fois qu'il la voyait, à l'exemple imaginé pour enseigner à ses élèves le volume de la sphère.

Il est vrai que la fin de l'année scolaire, le Certificat d'Études et le calcul semblaient se rejoindre à plaisir pour balancer sous les pieds des candidats les dernières chausse-trappes que matérialisaient les pourcentages et les volumes. Avec celui du cône, du tronc de cône et de la mappemonde, nos futurs diplômés devenaient enrégés. François avait trié, envisagé quelques impasses mais restait cette épreuve que le globe terrestre rappelait à longueur de journée,

Alors, quatre tiers de πR^3 ce n'était pas un rébus, c'était de l'hébreu ancien.

Il avait tout essayé : la répétition à l'infini, le même exemple pris et repris, aucun de ses élèves ne dépassait le stade de la formule. Il manquait toujours l'essentiel et la classe allait avec la majesté d'un canard unijambiste.

En désespoir de cause il avait fabriqué un petit quatrain, quatre vers de mir-liton et de suite tout s'était – un peu – éclairci dans un éclat de rire.

Le volume de la sphère
Est égal, si je sais le faire

A quatre - tiers de πR^3

Et comme il fallait bien la boucler, cette œuvre d'art, la classe avait ajouté, consciente de découvrir la poésie :

Même si la Louise n'est pas là !...

Le Jeanjean de la Prade en avait henni, la Flûte, tapé sur la table mais malgré tout le grand Kilou restait de marbre, se demandant ce qu'il pouvait y avoir de drôle dans cette vérité. Des gens gros, il en connaissait : Raoul, par exemple.

Il occupait les deux sièges avant du camion et il avait fallu découper la porte. Alors, le problème à partir de là ?

Aussitôt que François le lui posait, apparaissait devant ses yeux une sorte de brume et tout se noyait.

Seulement, sur les bancs des moyens, on commençait à ricaner et lui à serrer les poings. C'était devenu une course de vitesse.

En désespoir, chaque matin, à chaque interclasse, le maître recommençait, doucement, simplement. Mais il a réalisé qu'il avançait encore trop vite en modifiant chaque fois un chiffre. Il importait de créer d'abord un automatisme. En vertu du principe que l'enseignement est en fait un interminable recommencement, il a entendu, un jour, un rugissement. Le grand Kilou avait réussi, avec les mêmes quantités, à retrouver le bon résultat. Le petit Pachy qui passait par là en a reçu une claque dans le dos qui lui a fait traverser la classe en trois bonds et, depuis, en changeant tantôt une donnée, tantôt l'autre le héros, devenu un spécialiste, alignait ses volumes comme l'Antoine ses croquants le jour de la Saint Jean.

Il ne savait résoudre que ce problème, mais là, il était devenu incollable.

Comme la persévérance produit toujours un petit fruit et qu'il n'est de grand que le hasard, le jour du Certificat, il a vu arriver un énoncé qu'il savait maintenant par cœur, l'a résolu en cinq minutes, s'est retrouvé sur la place couronné de lauriers et considéré par les examinateurs comme un crack en devenir.

François, qui avait passé tant d'examens et conçu bien des doutes à leur égard, a vu ceux-ci se transformer en certitudes.

A la première rangée la Louise a bougé. Si elle était installée sur une seule chaise, c'était pour le commun comme d'être assis sur une crête de mur. Mais elle a permis à Vivi de s'écarter et François, brusquement, a remarqué qu'elle semblait plus grande, plus forte, plus large d'épaules qu'elle l'était dans son souvenir.

Il la voyait toujours pareille, sans doute parce qu'il ne prenait plus la peine de la regarder.

Pour lui, elle était Vivi, son amie de toujours. Il aimait arriver à l'improvis-

te dans sa cuisine, la trouver toujours occupée à ce qu'était son univers domestique. Il n'y avait entre eux ni arrière-pensée, ni trouble, ni émotion. Il y avait une joie simple de renouer avec une amitié venue du plus profond de l'enfance.

Depuis le mariage de l'inséparable, qui déjà disparaissait derrière les soucis du quotidien, toute une tranche de temps avait insidieusement coulé. Deux enfants étaient à leur tour venus éclaircir l'horizon de Guillaume : une fille « garçon manqué » qui passait sa vie à grimper sur les chaises, les murs, les arbres, le toit de l'appentis, qu'ils avaient appelée Lise, Élise – François ne savait pas exactement – mais que lui avait surnommée Liseron et un garçon, beaucoup plus calme, qui passait sa vie à manger et à dormir. Son baptême avait donné lieu à une fête dont tous se rappelaient. Il serait un jour, en souvenir d'un grand-père, le petit Bastien.

Dans la rangée des hommes, il était à la première place, l'Ami du premier jour, celui qui aujourd'hui était propulsé par la vie à la tête de la colonne. Il a paru à François soudain tout autre, large d'épaules et – il lui a semblé – un peu lourd de hanches.

Il était parti pour devenir le digne représentant de cette race de fer qui trouve dans le travail le but premier de l'existence, qui ne vit qu'en pensant, non à ce qui est achevé mais à ce qui reste à faire et qui finit comme ces frênes qui encadrent la ferme, chancreux, tortus, cagneux, indéracinables.

Mais pour l'instant émanait de lui une force qui a surpris son compagnon.

Était-ce le fait d'être celui dont maintenant dépendait l'avenir ? Et, dans l'élan, il s'est posé la question : comment était-il devenu, lui ? Avait-il changé ou la vie différente qu'il menait lui avait-elle ménagé du temps ?

À nouveau son imagination l'a amené à la rencontre de Sigolant. Et le troisième ? D'instinct et encore une fois, il a tourné la tête, interrogé la porte qui restait maintenant ouverte, poussée par la colonne des hommes attendant l'absoute.

Il s'est surpris à avoir le regret de suivre si mal la cérémonie, comme s'il manquait de respect au disparu. En fait, il était peu à l'aise, ému du départ d'un être connu et torturé par la question de savoir dans quel univers il était maintenant, si cette amitié, ce dévouement dont il se sentait le dépositaire vis-à-vis des siens, il pourrait encore les leur apporter.

Louis l'a compris qui a poussé François du coude.

« Tu attends Sigolant ? Il est loin, prisonnier d'un Monde qui n'est pas le sien et surtout pas celui de Sylvaintou ! Rappelle-toi ! »

Et c'était vrai.

Le Petit avait sans doute, de sa prison dorée, goûté les charmes mais il avait dû parler aussi, raconter, évoquer ses amis de toujours, sa rivière, son pays. Il avait dû parler de sa mère, l'oubliée de la fête et un jour la nouvelle avait couru : il viendrait avec Domenica.

Et on l'avait vu apparaître. Lui ? Tel qu'il était depuis toujours. Elle ? Déguisée en campagnarde ce qui s'accordait aux événements avec autant d'à-propos qu'un biniou dans un quatuor à cordes.

Mais là n'était pas l'essentiel.

Elle n'avait pu éviter un haut-le-cœur devant la pauvreté de la pièce où Sigolant l'avait introduite, lui d'emblée aussi à l'aise que lorsqu'il était enfant, elle effrayée par une telle rudesse, rebutée par l'odeur des murs, de la terre et de l'ancienne étable. Elle avait fermé les yeux, repris son souffle, cherché dans une pénombre aussi épaisse que pouvait l'être un crépuscule, la présence d'un être vivant. Et dans la seconde, lui était apparue l'évidence. Il serait peut-être possible de s'asseoir quelques minutes à côté de ce qu'elle devinait être la cheminée. Il ne serait jamais question de prendre place à la longue table et à plus forte raison de dormir dans quelque chambre mansardée, dont elle devinait la porte au haut d'un escalier qui grimpait à l'étage avec la rudesse d'une échelle de meunier.

Elle venait d'entrer de plain-pied dans un monde dont elle n'avait imaginé l'existence qu'au travers de ses cours au Lycée, de ses lectures, de Zola, Maupassant, Victor Hugo ou Flaubert.

Et où se trouvaient la salle de bains, les toilettes ?...

Elle avait hésité à faire demi-tour, s'était imposée un effort qu'elle avait considéré comme un acte de dévouement inimaginable à un mari dont elle n'était pas sans reconnaître quelques qualités, émis une sorte de hoquet, ébauché un pas de côté. Mais déjà, elle avait repris un aplomb qu'elle n'était pas habituée à perdre et tenté de deviner, le long d'un mur tout noir, une forme humai-

ne habillée de noir dont seule se dégageait une figure que la vie avait martelée de coups. Sigolant s'était avancé, avait embrassé avec beaucoup de tendresse cette présence sortie de l'obscurité.

« Ma mère !... »

Il n'y avait eu aucun geste, aucun mot de la part de cette ombre qui, depuis la première seconde, jugeait la visiteuse vis à vis de laquelle, à l'évidence, elle éprouvait un a priori définitif. Mais peut-être aurait-elle été capable d'une indulgence si un sourire, une ébauche de confiance, un imprévu s'était manifesté. Quelques instants avaient défilé. Domenica était incapable d'un quelconque élan. De tout son être, elle refusait cette atmosphère à laquelle rien ne l'avait préparée. Sans doute et dans la futilité de ce qu'était sa vie imaginait-elle un manoir, petit peut-être, un peu vétuste, mais fort en type et amusant d'aspect. Elle se trouvait face à une maison que l'absence de vie, le manque de goût et l'insuffisance d'entretien avaient transformée en mesure.

Elle était restée figée. Sigolant, habitué par tant d'années passées entre cette alcôve, cette cheminée et ces murs dont il ne voyait plus la couleur, avait dans l'instant renoué avec ce qui avait été son cadre de vie. Il avait marqué une seconde d'hésitation, tenté de pousser en avant Domenica. Il n'avait rien su dire sauf :

« Voilà !... »

Et le silence s'était installé, si dense qu'il semblait un corps solide. Et aussi soudainement, la Maria s'était mise à parler, d'abord entre ses dents comme un sifflement puis de plus en plus fort, de plus en plus vite. Elle n'avait pas prononcé un mot de français mais de son patois, il était inutile d'être initié pour comprendre.

C'est au Petit, d'abord qu'elle s'était adressée.

« Tu nous a laissés ! Tu as laissé mourir ton père – elle n'était pas à une incohérence près ! – Tu me laisseras mourir sans t'occuper de moi ! Ça t'est égal de me savoir pauvre, seule et abandonnée ! Ce n'est pas parce que tu m'envoies un colis de temps en temps ! Je ne suis pas une mendicante !...»

Et tout aussi soudainement, elle s'était tournée vers sa belle-fille :

« Vous me l'avez pris ! Vous en faites quoi dans vos châteaux ? Vous avez

oublié que s'il est savant c'est nous qui nous sommes privés pour ses études. Jamais vous n'avez eu un mot pour moi ! J'aurais pu mourir sans que vous le sachiez, sans que vous fassiez un geste !... »

Et soudain, envahie par la colère :

« Qu'est-ce que vous venez faire aujourd'hui ? Vous me le ramenez ? Vous n'en voulez plus ? »

Les larmes l'avaient aveuglée. De sa figure sans forme on ne voyait plus que des filets minuscules qui coulaient, se perdaient et soudain perlaient sous un menton qui tremblait.

Domenica aurait dû comprendre que celle qui était quand même la mère de son mari avait touché le fond de la détresse, de la misère, du désespoir. Elle aurait pu tout oublier, avoir un geste de compassion.

Mais sa vie ne l'avait pas préparée. Elle n'avait jugé que du cadre et de l'accueil. Elle s'était tournée vers Sigolant :

« Viens !... Nous partons ! »

Et soudain définitive :

« Si tu restes, je pars seule. Il te sera inutile de revenir ! »

Le Petit, désemparé, avait ébauché en vain un geste, tenté un mot pour réparer le mal qu'il devinait gagner les acteurs de cette scène misérable. Il ne savait pas qu'il aurait pu convaincre un copain, jamais deux femmes se disputant le même homme et devenues soudain enragées.

Il avait eu envie de pleurer. Il avait courbé le dos, s'était retrouvé dehors derrière une furie qui n'avait pour objectif que de rejoindre la voiture, partir, oublier à jamais. Elle soliloquait, bousculant son compagnon sous le regard interloqué de Louis qui, célibataire endurci, en avait vu bien d'autres et pensé que si le Petit l'avait laissée démarrer seule, sans un mot, les kilomètres l'auraient calmée.

Seulement il tentait de discuter, justifier, expliquer et plus il parlait plus il donnait d'arguments à Domenica qui, nantie par la nature d'un pouvoir de raisonnement sur lequel il n'avait aucune prise, exploitait à plaisir une situation dont, en regardant bien, elle portait la responsabilité.